



**HAL**  
open science

# Une contribution sartrienne au roman de la psychologie

Gautier Dassonneville

► **To cite this version:**

Gautier Dassonneville. Une contribution sartrienne au roman de la psychologie : Le Diplôme sur l'image (1927). Etudes sartriennes, 2018, Sartre inédit : le mémoire de fin d'études (1927), 22, pp.15-41. 10.15122/isbn.978-2-406-08740-3.p.0015 . halshs-04014679

**HAL Id: halshs-04014679**

**<https://shs.hal.science/halshs-04014679>**

Submitted on 4 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

\*

## Introduction

### Une contribution sartrienne au roman de la psychologie : le Diplôme sur l'image (1927)

En 1926-1927, au cours de sa troisième année à l'École Normale Supérieure, Jean-Paul Sartre prépara son Diplôme d'Études Supérieures<sup>1</sup>, sésame nécessaire au passage de l'agrégation de philosophie. Pour ce faire, il choisit pour directeur de mémoire le professeur Henri Delacroix, titulaire depuis 1919 de l'une des premières chaires de psychologie à la Sorbonne. Avec la défense d'un mémoire original intitulé *L'Image dans la vie psychologique : rôle et nature*, Sartre obtint non seulement la mention Très Bien<sup>2</sup> mais encore le soutien de son ancien directeur au moment de candidater pour la bourse berlinoise<sup>3</sup>. De même, il gagna l'intérêt et la confiance qui lui offriront l'opportunité de publier *L'Imagination* en 1936, effectuant la première percée phénoménologique que l'on sait dans la psychologie française, avant la confirmation apportée par *L'Imaginaire* en 1940<sup>4</sup>. Autant dire que la réussite du Diplôme a eu quelque chose d'un acte fondateur pour la carrière philosophique de Sartre et que ce texte constitue un document inestimable pour l'exégèse sartrienne.

Si, à l'heure actuelle, le manuscrit autographe du mémoire de DES de Sartre n'est pas localisé dans un fonds d'archives, nous disposons en revanche d'une copie du texte effectuée par Michel Rybalka à la fin des années 1970, au temps où il préparait, avec Michel Contat, l'édition des *Œuvres romanesques*<sup>5</sup>. Cette copie est conservée par l'équipe Sartre de l'ITEM sous la forme d'un dactylogramme de 277 pages, contenant 272 pages de transcription du mémoire suivies d'une annexe de cinq pages transcrivant des « fragments plus tardifs trouvés avec le manuscrit<sup>6</sup> ». Michel Rybalka identifie quelques interventions<sup>7</sup> sur le manuscrit autographe comme étant le fait de

---

<sup>1</sup> De 1886 à 1966, l'obtention du diplôme d'études supérieures en philosophie reposait sur trois étapes : « a) composition d'un mémoire d'histoire de la philosophie ou de philosophie sur un sujet choisi par le candidat et agréé par la Faculté ; b) interrogation sur le sujet du mémoire, et d'une manière générale, sur les matières auxquelles le sujet se rattache ; c) explication et la discussion d'un passage étendu d'un texte philosophique indiqué au candidat trois mois à l'avance par la Faculté ». *Arrêté instituant des Diplômes d'Études Supérieures dans les Facultés des Lettres des Universités – 18 juin 1904*. Ce texte nous a été aimablement communiqué par Laurent Husson.

<sup>2</sup> Cf. Michel Contat et Michel Rybalka, *Les Écrits de Sartre : Chronologie, Bibliographie commentée*, Paris, Gallimard, 1970, p. 24.

<sup>3</sup> Cf. Mauricette Berne (éd.), *Sartre*, Paris, Bibliothèque nationale de France – Gallimard, 2005, Catalogue de l'exposition de la BNF, p. 73. Cité par Frédéric Fruteau de Laclous, *La psychologie des philosophes. De Bergson à Vernant*, Paris, Puf, 2012, p. 198.

<sup>4</sup> Rappelons dès à présent que c'est Delacroix qui commande à Sartre un ouvrage sur l'imagination pour la collection « Nouvelle encyclopédie philosophique » qu'il fonde en 1934 chez Alcan. Sartre dépose un manuscrit au titre encore indécis – « L'Image » ou « Les mondes imaginaires » – dont l'éditeur ne retiendra que la première partie qui donnera *L'Imagination*. Toutefois, Sartre bénéficie encore de l'entremise de Delacroix pour publier « Structure intentionnelle de l'image », la première partie de *L'Imaginaire*, dans la *Revue de métaphysique et de morale* (tome 45, 1938, p. 543-609). Il répond ainsi au compte-rendu enthousiaste de *L'Imagination* par Yanne Feldmann-Comiti qui se terminait sur le regret de ne pas voir l'auteur développer davantage sa propre conception de la structure eidétique de l'image (*Revue de métaphysique*, tome 44, 1937, p. 767-769). Dans ce texte, nous nous référons à chaque fois aux éditions suivantes : Sartre, *L'Imagination*, édition corrigée avec un index par Arlette Elkaïm-Sartre, PUF, « quadriges », 2010 et Sartre, *L'Imaginaire : Psychologie phénoménologique de l'imagination*, édition revue et présentée par Arlette Elkaïm-Sartre, Gallimard, « folio-essais », 2010.

<sup>5</sup> Sartre, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1981. Dans *Les Écrits de Sartre*, Michel Contat et Michel Rybalka dataient la présentation du Diplôme à l'année 1926. Après consultation et copie du manuscrit, la « Chronologie » des *Œuvres romanesques* pouvait rectifier la date et indiquer quelques noms de « l'abondante bibliographie » du mémoire (p. LXV).

<sup>6</sup> C'est le titre donné à l'annexe dans le dactylogramme inédit.

<sup>7</sup> Un passage souligné dans le texte de Sartre et deux commentaires que nous avons reportés en notes de bas de page dans notre édition. Michel Rybalka a également signalé un « trou de cigarette de Delacroix » à la page [96] du dactylogramme. Nous

Delacroix lors de son évaluation du mémoire. Le dactylogramme porte les traces d'une relecture avec corrections de coquilles et annotations manuelles pour compléter les mots ou sections de phrases qui avaient échappé au dactylographe. Par ailleurs, il présente un caractère fragmentaire car les quatre premières pages du manuscrit manquaient lors de la transcription, à quoi s'ajoutent quelques difficultés de lecture marquées d'un point d'interrogation par le transcripteur et un passage litigieux qui donne à penser qu'une page a été sautée. Malgré ces quelques pertes de détail, le document dont nous disposons donne à lire un texte bien préservé, composé d'un index des ouvrages cités (cinq pages) suivi de cinq chapitres inégalement proportionnés et d'une brève conclusion : « I – Image et perception » (vingt-trois pages), « II – Image et pensée » (cent trente et une pages), « III – Les attitudes envers l'images » (quarante-neuf pages), « IV – Image et personnalité » (huit pages), « V – La nature de l'image » (quarante-cinq pages), et « Conclusion – Perception et Esprit » (une page). Après cette présentation matérielle du document, parcourons une première fois l'argumentation de Sartre en 1927.

Conformément au problème psychologique qui est le sien, Sartre se préoccupe uniquement de *l'image mentale* dans son mémoire : c'est le refus initial du rôle représentatif de l'image dans la psychologie traditionnelle (chapitre I) qui motive son enquête sur le véritable *rôle* de l'image (chapitres II, III et IV) et, partant, sur sa véritable *nature* (chapitre V). En repartant de ces deux questions classiques de l'École française de psychologie, Sartre entend apporter un point de vue réformateur sur l'imagination. Il commence (I) par dégager la notion d'image hors de toute description de l'activité perceptive grâce à une critique de la notion de sensation et à la définition de ce qu'il entend par « surperceptions ». Cela lui permet d'entamer (II) **le temps fort** de son étude, à savoir la clarification des rapports des images à la pensée : un tableau historique des grandes conceptions de l'image héritées des philosophies modernes par les psychologues contemporains lui permet de situer la discussion centrale avec la théorie psychologique de la « pensée sans images ». Portée par l'École de Würzburg en Allemagne et par Binet en France, celle-ci affirme qu'il existe une pensée pure dont les processus s'effectuent sans la médiation des images. À l'opposé de cette thèse, Sartre défend l'idée qu'il n'y a que des *images de pensée*, que la pensée est fondamentalement imageante, pour dresser ensuite (III) la typologie psychologique des « attitudes envers l'image » autour de quatre grands types : le mystique, le savant, l'artiste et le schizoïde. Considérant que l'attitude normale envers l'image consiste en une hybridation de ces quatre tendances extrêmes, Sartre replace sa perspective au point de vue individuel pour réfléchir sur l'origine des images (IV) : à l'aide de la notion de « personnalité » conçue comme une structure synthétique issue de l'affectivité, il prend acte des découvertes de la psychopathologie et de la psychanalyse pour proposer un lien d'influence réciproque entre l'attitude corporelle et l'image. Enfin, Sartre s'attaque au problème de la nature de l'image (V) en repartant des théories existantes pour disqualifier à nouveau la thèse de la représentativité de l'image et instaurer la thèse d'une créativité de l'image à partir de la corporéité (mouvements, sentiments). Il peut alors formuler sa conclusion en situant la production des images entre deux butées mises au jour par son analyse, à savoir la perception et l'esprit : l'imagination provient de l'activité de synthèse de l'esprit et se fonde sur la corporéité. Une axiologie de l'image est esquissée comme « tentative continuelle de reconstruction » du monde extérieur « qui est aussi un échec continu »<sup>8</sup>.

Comme on commence à le pressentir, le jeune Sartre met en place dès 1927 un bon nombre des éléments qui contribueront à l'originalité de sa thèse de 1940 selon laquelle l'imagination est une conscience *sui generis*, à commencer par le ressort historico-critique au fondement de sa nouvelle conception de l'image. D'un point de vue textuel, le lecteur de *L'Imagination* et de *L'Imaginaire* reconnaîtra dans le Diplôme les nombreux passages qui en ont été repris, parfois littéralement,

---

reviendrons ensuite sur la plus longue des notes attribuées à Delacroix : après examen, elle nous semble en fait être de Sartre vers 1934-1935.

<sup>8</sup> Sartre, *L'Image*, p. [271].

souvent avec des modifications considérables. Classé au titre des « écrits scolaires »<sup>9</sup> par Michel Rybalka et Michel Contat, *L'Image dans la vie psychologique* fournit une pièce maîtresse pour la connaissance du jeune Sartre. Notons que sous cette taxinomie, la perception que l'on pouvait avoir du Diplôme dans la chronologie de Sartre jouait en faveur de l'historiographie qui a le plus souvent placé son œuvre sous la légende de la rencontre avec la phénoménologie. Dans ce récit que l'intéressé a lui-même orchestré, le caractère « scolaire » du Diplôme semble s'opposer au caractère « original » des thèses de la psycho-phénoménologie de l'imagination. Or, du point de vue de l'histoire intriquée de la psychologie et de la philosophie en France au XX<sup>e</sup> siècle, il est possible d'envisager la « scolarité » du Diplôme en un sens fort, c'est-à-dire en suivant les modalités de son appartenance à une École philosophique. Cette École, nous l'identifions comme étant celle de la *psychologie philosophique française de l'entre-deux-guerres*<sup>10</sup>. Cela produit une certaine disposition de lecture à l'égard d'un texte dont on saisit alors la double dimension à la fois « pré-phénoménologique » et « a-phénoménologique »<sup>11</sup>. En ce sens, le Diplôme fournit un véritable *prétexte* pour retourner à la psychologie sartrienne de l'imagination, et plus largement, à la psychologie française en dialogue avec les traditions allemande et anglo-saxonne, à travers une « archéologie de la philosophie française contemporaine »<sup>12</sup>. Dans ces conditions, dans quelle mesure cet écrit de jeunesse nous conduit-il à redécouvrir la contribution sartrienne au *roman de la psychologie*<sup>13</sup> ?

## À l'école de la psychologie philosophique

*Georges Dumas (1866-1946) et Pierre Janet (1859-1947)*

L'histoire du *Traité de psychologie* de Dumas, qui fut en 1923-1924 le premier ouvrage collectif du genre à l'échelle internationale, nous éclaire sur le contexte épistémologique qui pouvait porter le jeune philosophe vers le problème de l'image. Or, cette histoire nous confronte à une forme d'hystérésis des savoirs psychologiques puisque ce grand projet érudit, issu d'un véritable temps fort de l'institutionnalisation de la psychologie en France, paraît avec près de dix ans de

---

<sup>9</sup> Michel Contat et Michel Rybalka, « Introduction », dans Sartre, *Écrits de jeunesse*, p. 32.

<sup>10</sup> Cf. Jacqueline Carroy, Annick Ohayon et Régine Plas, *Histoire de la psychologie en France*, Paris, La Découverte, « Grands repères », 2006, p. 102-109 ; Frédéric Fruteau de Laclos, *La psychologie des philosophes. De Bergson à Vernant*, Paris, Puf, 2012, p. 31-54 et p. 197-224.

<sup>11</sup> Frédéric Fruteau de Laclos, « Les enjeux de l'image dans la psychologie pré-phénoménologique », présentation orale lors de la séance du 16 novembre 2012 du séminaire de Vincent de Coorebyter « L'image, l'imaginaire et le Beau selon Sartre, 1927-1972 ». Nous remercions l'auteur de nous avoir transmis ses textes non publiés où il aborde le DES de Sartre. Dans *La psychologie des philosophes*, la « démarche d'anamnèse » (p. 3) adoptée par Frédéric Fruteau de Laclos apporte un éclairage important sur l'histoire souterraine de la philosophie française du XX<sup>e</sup> siècle, qui passe par la psychologie historique d'Ignace Meyerson. C'est dans ce contexte que le Diplôme de Sartre est lu et pris au sérieux, en privilégiant sa dimension « a-phénoménologique », mais tout en regrettant par ailleurs le passage à la phénoménologie existentielle. De notre point de vue, le récit qui en résulte reste structuré par « les partages entre les bons et les mauvais, les grands et les petits » (p. 4) dont l'anamnèse voulait se prémunir. Les différents travaux de l'auteur sont marqués par cette logique d'opposition de la psychologie objective à l'existentialisme sartrien : la psychologie génétique de Malrieu, la psycho-biologie de Raymond Ruyer ou la psychologie descriptive de Maxime Chastaing sont à chaque fois réhabilitées en partie contre un Sartre [prenant des allures d'homme de paille](#). Il nous semble que le travail à venir à partir de *L'Image dans la vie psychologique* pourra s'affranchir de cette logique d'opposition en mesurant l'héritage de la psychologie dans l'existentialisme et, en retour, les effets de celui-ci sur les sciences humaines.

<sup>12</sup> Selon le mot de Daniel Giovannangeli dans sa « Présentation » de la réédition du mémoire de DES d'Yvonne Picard sur *Le Temps chez Husserl et chez Heidegger* (revue *Philosophie*, 2009/1, n° 100). Voir aussi les articles de Grégory Cormann (« Sartre, Heidegger et les *Recherches philosophiques* » et « La Conscience et la mort », 2014) sur la philosophie de Sartre comme production de synthèses originales de grandes pensées qui lui sont contemporaines.

<sup>13</sup> Par la formule « roman de la psychologie », nous visons l'enrichissement réciproque des sciences psychologiques et de la culture littéraire (le « roman psychologique ») que les historiens de la psychologie (Pierre-Henri Castel, Jacqueline Carroy) ont mis en exergue dans le paradigme psychopathologique de la psychologie française. En somme, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, malades et psychologues deviennent des personnages de fiction, et cette entrée en littérature se voit redoublée par les pratiques d'écriture de certains psychologues parmi les plus fameux – Taine, Richet, Baunis et même Binet – qui se font également écrivains.

retard. En effet, lorsque le vieux maître Ribot recevait l'honneur de signer la préface du traité en juin 1914, on ne soupçonnait pas que la guerre confisquerait les forces vives intellectuelles nécessaires à une telle entreprise encyclopédique. Aussi ce retard semble-t-il avoir contribué à frapper de désuétude théorique certaines des contributions du *Traité* qui devenait, d'entrée de jeu, non plus la figure de proue de la recherche scientifique et collaborative mais déjà l'arrière-garde de la psychologie classique. Le sentiment de ne pas trouver les outils conceptuels adaptés aux besoins théoriques transparait dans les passages où le Diplôme se réfère à la psychologie traditionnelle<sup>14</sup>.

De manière symptomatique, le chapitre consacré aux images comme « éléments de la vie mentale », rédigé dans un langage atomiste par Louis Barat<sup>15</sup> (qui meurt au combat en 1914), n'est rajeuni *in extremis* par Ignace Meyerson que du fait de l'introduction d'une courte étude sur les rapports entre l'image et la pensée qui s'achevait sur ces termes :

On peut discuter sur la nature des images, leurs conditions anatomiques et physiologiques, leur rôle dans la vie psychique ; il est difficile de mettre en doute leur existence<sup>16</sup>.

Voilà qui a pu fournir au jeune Sartre un programme de recherches, au moins un point de départ, sur un terrain laissé en friche et voué à être réinvesti par les efforts pour moderniser les notions de la psychologie générale. La rédaction du mémoire de Sartre en 1926-1927 est donc à situer dans la dynamique qui est celle du chantier de rénovation du *Traité de psychologie* en vue du *Nouveau traité* (1930-1947, en VII tomes), toujours sous l'égide de Dumas, dans un esprit d'ouverture à la pluralité des approches doctrinales. Ignace Meyerson raconte comment ce dernier accepta, après négociation, de ne plus présenter les images comme des *éléments* (selon la doctrine de l'École française de Taine et Ribot) mais comme des *fondements* de la vie mentale (selon les multiples apports récents : James et Bergson, de la *Gestalttheorie* et de la *Denkpsychologie*)<sup>17</sup>. À la fin des années 1920, le champ diversifié et ramifié de la psychologie française conserve une certaine unité autour de quatre traits caractéristiques mis en exergue par Alain Flajoliet, à savoir le rôle central de l'introspection, la réhabilitation de la pensée synthétique, l'infléchissement vers l'étude des conduites et la prégnance de la psychopathologie clinique<sup>18</sup>.

On sait que le jeune Sartre, flanqué de ses condisciples philosophes de l'ENS, préférait assister aux présentations de malades par le professeur Dumas à l'hôpital Saint-Anne plutôt que de suivre l'enseignement magistral de Pierre Janet au Collège de France<sup>19</sup>. Cela se vérifie dans le mémoire où Sartre se réfère à des échanges oraux<sup>20</sup> avec celui-là tandis que celui-ci n'est mentionné que de manière plutôt allusive. Cependant, c'est bien dans l'aire d'influence théorique des deux auteurs que prend place une grande partie des analyses de Sartre. En effet, la lecture du *Journal de psychologie normale et pathologique*<sup>21</sup> joue un rôle de premier plan pour le philosophe en herbe qui cherche à se confronter aux données les plus récentes de son temps sur le problème de l'image. Aussi le *Journal de psychologie* fournit-il à Sartre la matière de son débat avec Jaensch sur les « images eidétiques » mais aussi un relais vers les « boudeurs et rêveurs morbides » examinés par

---

<sup>14</sup> Voir, par exemple, p. [196] où Sartre s'étonne des thèses associationnistes qui sont encore défendues dans le *Traité*. Il regrette ailleurs toute concession faite au langage de la psychologie traditionnelle, p. [118] et p. [163].

<sup>15</sup> Louis Barat, agrégé de philosophie et médecin. Parmi ses nombreuses contributions pour le *Journal de psychologie*, signalons « La substitution des images aux sensations. À propos d'un cas d'hallucinations et d'illusions multiples » (1912, p. 162-170) et le compte-rendu, dès sa sortie, de l'*Allgemeine psychopathologie* de Jaspers (1913, p. 272-273).

<sup>16</sup> Louis Barat et Ignace Meyerson, « Les images », in G. Dumas (dir.), *Traité de psychologie*, Alcan, Paris, 1923-1924. Nous soulignons.

<sup>17</sup> Ignace Meyerson, « Georges Dumas », *Journal de psychologie*, 1946, p. 9-10.

<sup>18</sup> Alain Flajoliet, *La première philosophie de Sartre*, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 335-336.

<sup>19</sup> Cf. Annie Cohen-Solal, *Sartre. 1905-1980*, Paris, Gallimard, « folio essais », p. 140 ; D. Lagache, « Janet au Collège de France », *Évolution psychiatrique*, 1950, n° 3, p. 417.

<sup>20</sup> Sartre, *L'Image*, p. [236] et p. [261].

<sup>21</sup> Fondé par Janet et Dumas en 1904.

les docteurs Borel et Robin où il puise ses idées sur la schizophrénie. Par ailleurs, un simple coup d'œil à la table des matières du *Journal de psychologie* du 15 juin 1927 nous fait sentir la pleine actualité de l'étude de Sartre au sein d'un champ de la recherche psychologique en pleine expansion : on y retrouve les comptes-rendus des ouvrages de Guillaume (*L'Imitation chez l'enfant*), de Piaget (*La Représentation du monde chez l'enfant*), de Gorphe (*La Critique du témoignage*) – autant de travaux mobilisés par Sartre pour nourrir ses propres développements. Aussi doit-on souligner que, derrière des noms un peu ou complètement oubliés de nos jours<sup>22</sup>, beaucoup des sources exploitées par le jeune philosophe sont de parution récente en 1927 (les travaux de Dwelshauwers, Badareu, Quercy, Segers, Vachet, Delacroix), et, pour certaines, non traduites en français (les articles des *Archiv für die gesamte Psychologie*), voire inédites<sup>23</sup>. En contraste avec l'idéal de « l'homme seul » qui anime le projet philosophique et littéraire du jeune Sartre<sup>24</sup>, nous voyons ici se dessiner la figure d'un Sartre impliqué dans un mouvement d'échanges intellectuels qui s'effectuent à travers les sociétés savantes, les laboratoires et les revues. Le Diplôme se fait ainsi l'écho d'une certaine *sociabilité intellectuelle*<sup>25</sup> et du dialogue interdisciplinaire qui a lieu dans les sciences humaines à cette époque<sup>26</sup>. À l'image de cet esprit d'ouverture, la psychologie philosophique française de l'entre-deux-guerres s'élabore dans un dialogue soutenu avec les différentes disciplines des sciences humaines et sociales, en puisant aussi bien du côté de la psychologie métaphysique d'un Bergson que du côté de la psychologie physiologique et expérimentale menée dans les laboratoires de Piéron et de Guillaume.

#### *Henri Delacroix (1873-1937) et Émile Bréhier (1876-1952)*

À différence de son camarade Daniel Lagache qui emboîte directement le pas à Georges Dumas dans la tradition française du philosophe-médecin, le jeune Sartre continue le butinage philosophique auquel, sous l'impulsion du professeur Colonna d'Istria<sup>27</sup>, la lecture des *Données immédiates de la conscience* l'avait converti durant les classes préparatoires. Sur cette lancée, Sartre poursuit sa formation en philosophie en profitant des qualités de deux professeurs<sup>28</sup> qui, après avoir été élèves de Bergson, devinrent des figures importantes de la psychologie philosophique, à savoir

<sup>22</sup> Concernant, par exemple, l'oubli relatif de l'École de Würzburg, voir Janette Friedrich, « La psychologie de la pensée de l'École de Würzburg. Analyse d'un cas de marginalisation », *L'Homme et la société*, 2008/1-2-3, n° 167-168-169, p. 251-278. DOI :10.3917/lhs.167.0251.

<sup>23</sup> Voir, en ouverture des *Maranes*, le remerciement adressé à Mme Piéron quant au prêt de « notes manuscrites d'un important factum qu'elle tient en réserve » (dans Sartre, *Écrits de jeunesse*, édités et annotés par M. Contat et M. Rybalka, Paris, Gallimard, 1990, p. 417).

<sup>24</sup> Cf. Vincent de Coorebyter, *Sartre avant la phénoménologie*, Bruxelles, Ousia, 2005, p. 252-297.

<sup>25</sup> Cette socialisation intellectuelle au sein des revues scientifiques s'inscrit dans le contexte plus large des échanges intellectuels renoués entre la France et l'Allemagne dans les années 1920. Cf. G. Cormann, « Empédocle, ou comment entrer en philosophie. Sartre et la pensée allemande dans les années 1920 », in *Études sartriennes*, Paris, Classiques Garnier, n° 20, 2016, p. 146.

<sup>26</sup> Voir notamment Marcel Mauss, « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie », *Journal de psychologie*, 1924, p. 892-922.

<sup>27</sup> François Colonna d'Istria (1864-1925). Indiquons, de ce professeur bergsonien, deux publications dans la *Revue de métaphysique et de morale* : « L'influence du physique sur le moral, d'après Cabanis et M. de Biran » (1911), « Les formes de la vie psychologique et leur conditions organiques, d'après Cabanis » (1912).

<sup>28</sup> Frédéric Fruteau de Laclos a attiré notre attention sur le portrait de Delacroix esquissé par Étienne Souriau lors de la réédition de sa thèse de 1925 : « Il avait à un point exceptionnel la plus noble qualité d'un maître : l'abnégation ; le souci, en conseillant les jeunes philosophes, de les aider à se développer selon leur meilleure destinée propre » (*Pensée vivante et perfection formelle*, PUF, 1952, p. XII, n. 1). À comparer avec les remerciements de Sartre dans son pastiche d'étude érudite *Les Maranes* : « Remercier ici [...] M. Henri Delacroix, professeur à la Sorbonne [...] de m'avoir bien voulu diriger en cette étude si périlleuse et aider de son savoir toujours si au fait des questions contemporaines et si riche en aperçus parfois originaux. Et comment pourrait-il en être autrement ? » (*Écrits de jeunesse*, p. 416). Au moment des bilans et des rétrospectives, Sartre reconnaîtra l'importance que ces deux professeurs ont eue pour lui, d'une manière ou d'une autre (voir *Œuvres romanesques*, p. XLV ; John Gerassi, *Sartre, conscience haïe de son siècle*, Monaco, édition du Rocher, 1992, p. 116).

Henri Delacroix et Émile Bréhier<sup>29</sup>. Nous allons voir comment l'entremise de sa lecture de Bréhier démarque significativement la relation de Sartre à son directeur de recherches.

À la croisée des versants clinique, psychopathologique et expérimental, Henri Delacroix développe une psychologie individuelle des « grandes formes de la vie mentale<sup>30</sup> ». Cette psychologie philosophique se singularise par le déploiement d'une *théorie du symbolique* au carrefour des sciences de l'esprit et des sciences psychologiques et sociales. Cette théorie du symbolique apparaît à la faveur de deux orientations différentes : le mysticisme et l'intellectualisme. D'abord, Delacroix comprend, à la suite de James, qu'il est préférable de placer le mysticisme sur le terrain de la « variété de l'expérience » si l'on veut en appréhender la positivité. L'expérience mystique n'est donc plus étudiée, comme chez Ribot et Janet, d'un point de vue pathologique, mais elle est reconduite à l'individualité exceptionnelle des grands mystiques où elle apparaît non comme un état psychologique simple mais comme un processus dialectique<sup>31</sup>. Quant à l'intellectualisme, il se fait jour dans *Le Langage et la pensée* – que Sartre connaissait très bien<sup>32</sup> – où Delacroix considère minutieusement le processus par lequel la pensée s'exprime dans le langage. Après avoir accordé à l'image la dignité d'être un « instrument spirituel »<sup>33</sup>, il aboutit à une description de la pensée symbolique qui est au fondement de toute opération intellectuelle comme de tout rapport au monde :

La pensée, en se faisant, aboutit inévitablement au symbole, puisque sa formulation est d'emblée symbolique, puisque les images, sous lesquelles elle constitue les groupes de choses, en sont les symboles, puisqu'elle opère toujours sur des symboles, les choses sur lesquelles elle opère, alors même qu'elle a l'air d'opérer directement sur des choses, n'étant au fond que des symboles<sup>34</sup>.

Cette conception du symbolique répond moins aux exigences de l'intuitionnisme bergsonien qu'à la volonté de mettre en relief le travail purement opératoire de l'esprit, à travers sa capacité à établir des rapports idéels entre les choses. En effet, Delacroix prend notamment appui sur le Bergson de « L'effort intellectuel » pour approfondir la notion de « schéma dynamique » en direction d'une philosophie de l'esprit<sup>35</sup> fondée sur un « schématisme de l'intelligence », selon le mot de Nizan<sup>36</sup>. Par son insistance sur les fonctions supérieures de l'esprit humain, Delacroix apparaît comme un bergsonien hétérodoxe<sup>37</sup>, un psychologue tenant d'une philosophie plus proche de l'idéalisme<sup>38</sup> que du réalisme ou du vitalisme de Bergson.

Cette contestation silencieuse de l'auteur de *L'Évolution créatrice* semble s'accorder avec l'attitude générale du jeune Sartre envers le bergsonisme, à laquelle nous reviendrons ensuite. Pourtant, Sartre entretient lui-même un rapport ambivalent avec les idées de son directeur de recherches. Il puise certes à la source des travaux de Delacroix, il trouve des points de contact et de

---

<sup>29</sup> De manière significative, ces deux noms avaient été rapprochés par Bruno Karsenti au titre des « sources psychologiques et philosophiques » du problème du « langage symbolique » chez Mauss (*L'Homme total*, Paris, PUF, « quadriges », 2011, p. 190-196). Notons qu'ils sont aussi liés l'un à l'autre *via* la collection « Nouvelle encyclopédie philosophique » fondée par Delacroix et dirigée par Bréhier de 1937 à 1952.

<sup>30</sup> Henri Delacroix, *Les grandes formes de la vie mentale*, Paris, Alcan, 1934.

<sup>31</sup> Cf. Frédéric Keck, « Le primitif et le mystique chez Lévy-Bruhl, Bergson et Bataille », *Methodos*, n° 3, 2003, p. 137-157.

<sup>32</sup> Voir le Catalogue des manuscrits de l'ITEM. Gilles Philippe y a recensé une série de fiches de lecture détaillées faites par Sartre sur cet ouvrage paru chez Alcan en 1924.

<sup>33</sup> Henri Delacroix, *Le Langage et la pensée*, Paris, Alcan, 1924, p. 386.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 580.

<sup>35</sup> *Ibid.* p. 384-398 ; voir aussi, H. Delacroix, « Les opérations intellectuelles », in G. Dumas (dir.), *Traité de psychologie*, tome 2, p. 113-127.

<sup>36</sup> Paul Nizan, « Lettre à Henriette », 7 février 1927, Archives de la BnF, NAF 28122 (15-17). Dans la même lettre, Nizan écrit que « Bertrand Russell et J.-B. Watson jouent un rôle important » dans son mémoire de DES (« Fonction du *meaning* : mots, images et schèmes » sous la direction de Brunschvicg). Sartre réserve également un traitement à ces deux auteurs dans son mémoire.

<sup>37</sup> Sur le bergsonisme hétérodoxe de Delacroix, voir Frédéric Fruteau de Laclos, *La psychologie des philosophes*, p. 31-75.

<sup>38</sup> Célestin Bouglé, *Les maîtres de la philosophie universitaire en France*, Paris, Librairie Maloine, 1938, p. 112.

prolongement, mais sur fond d'une divergence de vue que la mise en scène argumentative vise à atténuer<sup>39</sup>. Globalement, le refus de l'intellectualisme du professeur de psychologie conduit Sartre à privilégier la voie d'une « véritable imagination symbolique » plutôt que de se cantonner à une « imagination schématisante »<sup>40</sup>. De même, selon la conception sartrienne, la négation de l'image par le mystique prouve l'impossibilité de sortir de l'attitude imageante. Si les études de Delacroix avaient excellé à présenter la quête mystique d'une vie sans image, du point de vue du Diplôme elles se sont arrêtées avant de démonter le mécanisme à l'œuvre dans l'attitude mystique, à savoir que la volonté mystique de détruire les images intérieures repose en dernière instance sur le fait que le mystique a ressenti avec force que tout en lui était image.

C'est ici que Sartre mobilise de manière cruciale un article d'Émile Bréhier intervenant dans le champ de la psychologie philosophique sur un problème à la frontière des thèmes du symbolique et de la mystique, celui de la pensée allégorique interrogée comme « mécanisme psychologique »<sup>41</sup>. Le philosophe et historien de la philosophie, dont on peut rappeler qu'il étudia aussi auprès de Lévy-Bruhl, y analyse le mouvement perpétuel de la pensée, allant de l'image à l'idée, sans jamais atteindre son but. Selon l'interprétation retenue par le jeune Sartre, Bréhier dégage les ressorts d'une imagination symbolique qui est au fondement de la vie spirituelle et dont le « continuuel échec » n'est finalement que le corollaire du dynamisme singulier de la pensée. Formulé positivement, ce dynamisme est celui d'un enveloppement infini de la pensée qui ne cesse de se dépasser : c'est à ce niveau que Sartre retrouve l'acte de compréhension défini par Delacroix<sup>42</sup>, tout en innovant grâce à une distinction conceptuelle de son cru entre l'*image enveloppée* et l'*image enveloppante*. Il écarte ainsi la tendance qui revenait à intellectualiser l'image en la plaçant sous l'autorité distante du savoir, et cela au profit de l'option théorique qu'il défend en 1927, c'est-à-dire l'identification totale de la pensée à l'imagination. En même temps, cette distinction, qui nous semble d'inspiration plotinienne, joue un rôle important dans l'élaboration de la psychologie phénoménologique puisqu'elle reparaît dans *L'Imaginaire* sous la forme profondément amendée de « la dégradation du savoir en image » dont la conception fait pièce à la théorie husserlienne du « remplissement »<sup>43</sup>. Plus largement, en portant son attention sur les images enveloppantes, Sartre démonte une première fois un mécanisme de duplicité et de duperie de soi au cœur de la spontanéité imageante en tant qu'elle est croyance et tentative d'auto-persuasion. De ce point de vue, la psychologie de l'image de 1927 amorce singulièrement le modèle sartrien d'une conscience intentionnelle grevée par la mauvaise foi.

### *Romantisme versus éclectisme : pour une psychologie des « images de pensée »*

Comme l'a remarqué Vincent de Coorebyter, la conception de l'image dans laquelle est élaborée la thèse du Diplôme prolonge celles des théories romantiques dont Sartre met en évidence le succès épisodique au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>44</sup>. Delacroix s'était aperçu du positionnement théorique de son élève puisque, lors de son évaluation du mémoire, il ajouta lui-même le nom de Sartre dans la

---

<sup>39</sup> Sartre, *L'Image*, p. [164]

<sup>40</sup> Cette distinction est mise en exergue par Alain Flajoliet à propos de l'infléchissement que Sartre fait subir à l'article de Flach sur les schèmes symboliques (*La première philosophie de Sartre*, p. 397).

<sup>41</sup> Émile Bréhier, « De l'image à l'idée. Essai sur le mécanisme psychologique de la méthode allégorique », *Revue philosophique*, tome 65, 1908, p. 471-482. Voir J.-P. Sartre, *L'Image*, p. [162].

<sup>42</sup> J.-P. Sartre, *L'Image*, p. [164].

<sup>43</sup> Nous avons développé cette hypothèse dans : Gautier Dassonneville, « Sartre, Bréhier et la vie psychologique : Une histoire des images », *Tijdschrift voor Filosofie*, 79/3, 2017, p. 541-564.

<sup>44</sup> Cf. Vincent de Coorebyter, « Sartre romantique : du diplôme sur l'image (1927) à *L'Imaginaire* (1940) », in Riccardo Barontini et Julien Lamy (dir.), *L'histoire du concept d'imagination en France (1918-2014)*, Paris, Classiques Garnier, [à paraître].



colonne correspondant au romantisme. Par *distinguo*, il plaça le nom de Spaier<sup>45</sup> dans la colonne des théories de « l'image support nécessaire de la pensée »<sup>46</sup>. Ce dernier, dont l'article sur « L'image mentale d'après les expériences d'introspection » est discuté dans le Diplôme, avait collaboré avec Delacroix pour effectuer la recherche susmentionnée avant de travailler sous sa direction pour rédiger sa thèse sur *La Pensée concrète : Essai sur le symbolisme intellectuel* qui parut en 1927<sup>47</sup>.

Contre la pensée sans images, Sartre élabore un nouveau paradigme, celui des « images de pensée »<sup>48</sup>. Ayant débusqué dans les *Archiv für die gesamte Psychologie* de 1925 un article d'Auguste Flach intitulé « *Über symbolische schemata im Denkprozess* » et encore inexploité par la psychologie française, le jeune philosophe peut appuyer l'idée que la pensée s'exprime fondamentalement par un phénomène de symbolisation. Précisément, Sartre mobilise Flach en mettant en exergue le grand intérêt pour « déterminer exactement le rôle propre, le mouvement et les conditions d'apparition [des] images »<sup>49</sup>. Il s'empare donc de ce qu'il présente comme une « véritable découverte psychologique »<sup>50</sup> à travers un compte-rendu critique en deux temps. D'abord, les apports positifs de la notion de schème symbolique sont exposés à travers un résumé (d'une dizaine de pages) qui extrait et traduit les passages les plus significatifs de l'article. Ensuite, la discussion d'une série d'éléments non satisfaisant du point de vue de Sartre alimente l'énonciation de ses propres idées. Ce faisant, Sartre radicalise la notion de schème symbolique en étendant son champ d'action aux différentes formes de l'image décrites par Flach, à savoir les *Denkillustrierungen* et les diagrammes et synesthésies, auxquelles sont ajoutées les images autoscopiques. De plus, il montre que l'apparition de ces images a, à chaque fois, partie liée avec des attitudes corporelles, kinesthésiques et affectives de sorte que ces images disent quelque chose de la personnalité qui les produit. Avec l'étude de ces phénomènes de symbolisation, le jeune Sartre indique une piste de travail qui serait à exploiter dans le sens de la *psychanalyse*.

Véritable fil conducteur dans le développement de la théorie de l'image de 1927, les « travaux remarquables et trop peu connus de Flach sur “les schèmes symboliques dans les processus idéatifs” »<sup>51</sup>, comme ils sont encore présentés dans *L'Imaginaire*, ont constitué une propédeutique à la conception sartrienne de l'imagination, y compris après la rencontre de Husserl. En effet, d'une part, ils conduisent le jeune Sartre à percevoir le lien intrinsèque entre les images et la conscience, et, d'autre part, ils amorcent la compréhension phénoménologique de l'image à travers un dialogue fécond avec Henri Delacroix, dialogue dont on retrouve le développement dans *L'Imaginaire*<sup>52</sup> : le

---

<sup>45</sup> Albert Spaier (1883-1934) est un philosophe d'origine roumaine. Engagé volontaire en 1914 et blessé au combat, il n'achève sa carrière universitaire que tardivement, en obtenant le grade de Docteur Ès Lettres en 1927. Avec Alexandre Koyré et Henri-Charles Puech, il fonda les *Recherches philosophiques* où fut publié *La transcendance de l'ego* en 1937.

<sup>46</sup> Sartre, *L'Image*, p. [61].

<sup>47</sup> Dédié à Henri Delacroix, *La Pensée concrète* paraît en 1927 chez Alcan. La première partie de l'ouvrage reprend un mémoire intitulé « Les différents types d'images mentales et leur rôle dans la pensée : État actuel de la question », qui avait obtenu le prix Saintour de l'Académie des sciences morales et politiques en 1925. Sa thèse complémentaire s'intitule *La Pensée et la qualité : Essai sur la signification et la réalité des grandeurs* (Paris, Alcan, 1927). Sartre discute *La Pensée concrète* dans *L'Imagination*.

<sup>48</sup> Sartre, *L'Image*, p. [87] et [99].

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. [99].

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. [99].

<sup>51</sup> Sartre, *L'Imaginaire*, p. 189. Deux indices nous invitent à émettre l'hypothèse que c'est Sartre qui fait découvrir cet auteur à Henri Delacroix grâce au mémoire qu'il lui soumet. Premièrement, Sartre, qui se méprend en 1927 sur le sexe d'Auguste Flach, ne corrige pas le tir lorsqu'il met la main au texte qui sera publié dans *L'Imaginaire*, ce qui veut dire que Delacroix n'a pas pu l'éclairer sur ce point. Secondement, le seul écho au travail de « M<sup>lle</sup> Flach » que l'on trouve dans la littérature de la psychologie française est celui d'une note de bas de page de l'article d'Ignace Meyerson sur « Les images ». Ce dernier semble avoir connu le nom de « Flach » par l'entremise de Delacroix qui évoque allusivement les « *denkillustrierung* » lors de la discussion de l'exposé du 10 novembre 1927 à la Société de Psychologie sur les « Images-éclairés » (*Journal de psychologie*, 15 juillet 1929, p. 579). Dans la synthèse de Meyerson, l'article sur les « schémas symboliques » est présenté comme fournissant des distinctions psychologiques « artificielles » et il est placé sous le signe de l'assouplissement final de Bühler vis-à-vis de sa conception de la pensée pure (*Journal de psychologie*, 15 novembre 1929, p. 664, n. 1.).

<sup>52</sup> Selon nous, il convient de rectifier et d'attribuer à Sartre les « notes de H. Delacroix, face à la p. 52 du Ms » (p. 103 bis du dactylogramme). Ces lignes auraient alors le même statut que les « fragments tardifs » mis en annexe et datant de l'époque de la relecture du mémoire pour la rédaction du manuscrit à remettre à Alcan. En effet, le vocabulaire employé dans ces notes est celui des

*schème symbolique* serait la « constitution d'un objet », un « essai de recours à l'intuition » pour « se donner la présence » d'un objet « absent »<sup>53</sup>. Le schème est soumis au phénomène de « quasi-observation »<sup>54</sup> et ce serait succomber à « l'illusion d'immanence »<sup>55</sup> que de croire, comme Flach, que le sujet lit la signification *sur* le schème. L'opérateur de ces analyses des schèmes symboliques est la conception de la compréhension issue, comme on l'a vu, de la psychologie de Delacroix (que Sartre reprend en 1940, sans le préciser) :

« La compréhension est un mouvement qui ne s'achève jamais, c'est la réaction de l'esprit à une image par une autre image, à celle-ci par une autre image et ainsi de suite, en droit, jusqu'à l'infini<sup>56</sup>. »

Ainsi, la critique de Flach débouche sur la conception du « véritable symbolisme », à savoir un symbolisme qui ne conçoit le schème symbolique comme « un grimoire » sur lequel la pensée vient lire la signification<sup>57</sup>. Enfin, par-delà la discussion technique de la psychologie de la pensée, l'article de Flach semble livrer à Sartre une inspiration plus inattendue, en direction de la profession de foi réaliste qui est à l'origine de son projet philosophique et littéraire : c'est l'idée qu'une ville – Flach parle de Gênes – détient « un caractère spécial, une personnalité »<sup>58</sup> que l'intuition peut ressaisir à travers un schème symbolique. Pour sa part, Sartre ne cessera jamais, par la suite, de chercher à saisir l'essence des villes qu'il visite – Londres, Naples, Rome, Venise, etc. – en saisissant le « sens adhérent aux choses »<sup>59</sup>, jusqu'à trouver dans les combats de coqs le « schème synthétique » lui donnant accès à la vérité de Cuba<sup>60</sup>.

Un autre enseignement est à tirer de la confrontation de Sartre avec l'École de Würzburg dans le cadre de la synthèse originale qu'il en propose, comparativement celles de Meyerson, de Spaier ou de Burloud<sup>61</sup> au même moment. Il s'agit d'un nouvel éclairage sur la rencontre avec le fondateur de la phénoménologie. En effet, quel est ce « Husserl » auquel Sartre consacre un petit paragraphe au terme de l'analyse de « l'unité de pensée » à choisir pour commencer l'étude de l'image ? L'erreur de graphie pouvait faire croire que le jeune Sartre relayait, sans s'y arrêter, une connaissance de seconde main. En vérité, cette apposition d'un *Umlaut* est symptomatique de l'assimilation de Husserl aux auteurs de l'École de Würzburg aux noms assonants : Külpe, Dürr, Bühler. Aussi est-ce bien un Husserl wurzbourgeois que le jeune Sartre découvre en première instance, par l'intermédiaire de son débat contradictoire avec les partisans de la pensée sans images. Autrement dit, ce fut l'occasion d'une première rencontre manquée avec un auteur connu principalement, à travers ses *Logische Untersuchungen*, comme l'inspirateur des psychologues de

---

analyses de *L'Imaginaire*, 3<sup>e</sup> partie : Le rôle de l'image dans la vie psychique, I – Le symbole, p. 190-192 et II – Schèmes symboliques et illustrations de pensée, p. 195-205. Les notes ont un caractère programmatique pour un développement en cinq points qui doit aboutir au « véritable symbolisme », i.e., différent du symbolisme de Delacroix, Spaier et Meyerson.

<sup>53</sup> Sartre, *L'Image*, p. [103bis] ; à lire avec *L'Imaginaire*, p. 202.

<sup>54</sup> *Ibidem* ; à lire avec *L'Imaginaire*, p. 205 : à partir de l'exemple prolétariat, Sartre pose que « le rôle du schème est présentificateur ».

<sup>55</sup> *Ibidem* ; à lire avec *L'Imaginaire*, p. 199-200.

<sup>56</sup> *L'Imaginaire*, p. 223. Ce passage reprend *L'Image*, p. [164] où il était chevillé à une citation de Delacroix et concluait le 2<sup>e</sup> chapitre, « Image et Pensée ».

<sup>57</sup> Sartre, *L'Image*, p. [118]. De ce point de vue, la critique de l'interprétation que Flach fait de sa découverte prépare la critique de la conception de la pensée symbolique chez Ignace Meyerson dans *L'Imagination*, p. 89.

<sup>58</sup> Sartre, *L'Image*, p. [101].

<sup>59</sup> Sartre, *Carnets de la drôle de guerre*, dans *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, Paris, Gallimard, Pléiade, 2010, p. 431.

<sup>60</sup> Sartre, *Critique de la raison dialectique*, tome 2, *L'intelligibilité de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1985, p. 43. Hervé Oulc'hen présente le « schème synthétique » comme « lieu du concret » dans sa thèse *L'intelligibilité de la pratique : entre Foucault et Sartre*.

<sup>61</sup> Ignace Meyerson, « Les images », in G. Dumas (dir.), *Nouveau traité de psychologie*, tome 2, Paris, Alcan, 1932 ; A. Spaier, *La Pensée concrète : Essai sur le symbolisme intellectuel*, Paris, Alcan, 1927 ; A. Burloud, *La pensée d'après les recherches expérimentales de Watt, de Messer et de Bühler*, Paris, Alcan, 1927. Ces trois ouvrages sont cités dans *L'Imagination*.

Würzburg<sup>62</sup>. On peut donc estimer que le futur auteur de l'article sur *L'Intentionnalité* connaissait relativement bien un Husserl dont l'« idée fondamentale » et sa puissance cathartique restaient précisément masquées par la réception faite par la psychologie française de l'époque.

On comprend alors pourquoi *L'Imagination* reproche aux théoriciens de Würzburg de ne pas avoir su tirer profit des vues de Husserl pour rénover entièrement la psychologie<sup>63</sup> et pourquoi les psychologues français se voient qualifiés d'éclectiques :

L'éclectisme contemporain a voulu garder, à la faveur d'une pénombre bergsonienne, le nominalisme rationaliste de Descartes et les « données expérimentales » de Würzburg, l'associationnisme, comme le mode d'enchaînement le plus bas, et la thèse leibnizienne d'une continuité entre les différents modes de connaissance, notamment entre l'image et l'idée. On accepte bien l'existence de données brutes qui constitueraient la matière même de l'image mais on affirme que ces données, pour faire partie de la conscience, doivent être repensées. On constitue ainsi, dialectiquement, une sorte de procès néoplatonicien de l'image presque brute, « stable, précise, concrète » à la pensée presque pure qui contient encore, malgré tout, une matérialité sensible presque impondérable. Mais, sous ces descriptions vagues et générales, l'incompatibilité persiste : l'image, en effet, reste profondément matérielle<sup>64</sup>.

Choisi à dessein, le terme d'éclectisme rattache le courant de pensée ainsi désigné à l'héritage de Victor Cousin dont le spiritualisme édifiait un système à partir de la seule histoire critique de la philosophie et établissait la tradition psycho-philosophique française. Et c'est bien la psychologie de l'Université française qui est visée par ce terme, celle d'Henri Delacroix et de ses élèves. Aussi les attaques se font-elles plus ciblées lorsqu'elles sont dirigées à l'encontre de la contribution d'Ignace Meyerson sur « Les images » ainsi qu'à l'encontre de *La Pensée concrète* de Spaier. Strict contemporain de ces références<sup>65</sup>, le Diplôme nous permet aujourd'hui d'apprécier plus nettement comment Sartre effectue sa mise au point avec les psychologues français selon son habitude de penser contre soi-même, mais en partie seulement, tant la critique serrée de l'École de Würzburg avait amorcée dès 1927 l'échappée sartrienne face aux conceptions cartésienne, leibnizienne et associationniste de l'image, au profit d'une perspective romantique que l'approche phénoménologique devait relayer ensuite.

### La « psychologie du philosophe »

*En attendant le concret...*

En de nombreux passages, les analyses de *L'Image dans la vie psychologique* prennent un tour réflexif et critique envers la méthodologie et les principes de la psychologie en tant qu'elle prétend s'instituer comme science naturelle et positive. Le jeune Sartre jette un regard suspicieux sur les présupposés ontologiques inavoués de la psychologie qui cède à un naturalisme dans un mouvement qui le conduit à se rattacher à la spontanéité du spirituel (l'intériorité), en s'inspirant en partie du

---

<sup>62</sup> Le premier texte français sur les travaux de Husserl est celui de Victor Delbos, « Husserl, sa critique du psychologisme et sa conception d'une logique pure », *Revue de métaphysique et de morale*, tome 19, septembre 1911, p. 685-698. Concernant la réception de Husserl en tant qu'inspirateur des psychologues de Würzburg, voir, par exemple, H. Delacroix, « Les opérations intellectuelles », in Georges Dumas (dir.), *Traité de psychologie*, tome 2, 1924, p. 115. De même l'article de Spaier sur « L'image mentale » (*Revue philosophique*, tome 77, 1914, p. 283-304), s'achève sur une critique de la séparation effectuée par Husserl entre l'image et la signification. Le nom d'Husserl est également mentionné dans l'*Introduction à la psychologie bibliologique* de Roubakine.

<sup>63</sup> Sartre, *L'Imagination*, p. 76.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>65</sup> « Les images » de Meyerson paraît en 1929 dans le *Journal de psychologie* avant de reparaitre pour le *Nouveau traité* en 1931, mais l'essentiel de l'article est rédigé en 1927, comme l'indique l'auteur dans sa communication sur les « Images-éclairs » lors de la séance du 10 novembre 1927 à la Société de Psychologie.

rationalisme réflexif<sup>66</sup>. L'étude du rôle et de la nature de l'image mentale s'effectue donc à l'intérieur du paradigme psychologique tout en naviguant entre deux seuils, celui de la critique méthodologique et celui de la métaphysique. Mais l'on peut dire que cette navigation à vue s'effectue dans un courant profond de la philosophie française depuis les années 1890, à savoir la « tendance au concret<sup>67</sup> » mise à l'agenda philosophique grâce à l'œuvre de Bergson. Pourtant, le vitalisme spiritualiste sur lequel débouchait le bergsonisme n'étanchait en rien la soif du concret des étudiants de la nouvelle génération, celle qui respirait l'air de l'après-guerre. Les vues du Diplôme et l'attitude critique de Sartre, à cette époque, envers les doctrines psychologiques en vigueur prennent ne sont pas hermétiques au climat de contestation de l'enseignement des maîtres de l'Université qui plane à Paris au milieu des années 1920.

En effet, pas plus que Brunschvicg et son idéalisme, ni la psychologie institutionnelle ni le bergsonisme ne parviennent à entraîner l'adhésion unanime de ceux de la nouvelle génération qui s'organisent à travers les revues *Philosophies* (1924-1925) et *L'Esprit* (1926-1927) afin de diffuser leurs idées en faveur de « la recherche de l'absolu »<sup>68</sup>. Le plus virulent d'entre eux, Georges Politzer – dont on sait qu'il a prêté sa chevelure flamboyante à Roquentin<sup>69</sup> –, lance une harangue contre la psychologie institutionnelle, d'une part, et se prononce ouvertement contre Bergson, d'autre part. Il rédige le programme d'une « psychologie concrète » dont le vœu est de devenir véritablement scientifique en proposant une connaissance non mutilée de la vie et de l'homme. Conçue à cet effet, la notion de « drame » a pour vocation d'accéder à la singularité des existences humaines en soudant les plans du comportement et de la signification<sup>70</sup>. Dans la *Critique des fondements de la psychologie* (1929), Politzer dresse un portrait satirique du psychologue et de ses compétences peu enviables :

Si vous lui demandez de quoi il s'occupe, il vous parlera de la vie intérieure [...]. Il vous expliquera que les images ne sont pas des atomes psychiques, mais des états plutôt « fluides » ; que l'association des idées, loin d'expliquer tout, n'est qu'un état de basse tension, que vous ne pleurez pas parce que vous êtes tristes, mais que vous êtes tristes parce que vous pleurez [...]. Vous serez certes enrichis d'un certain nombre de moyens d'expression, mais gardez-vous bien d'exprimer le désir de « pénétrer plus en avant dans la connaissance de l'homme », car pour vous guérir de pareils espoirs romantiques, on vous enverra dans un laboratoire de psychologie expérimentale pour vous y faire une idée de la science « telle qu'elle doit être ». Là encore, vous apprendrez des choses sensationnelles. On ne vous fera guère d'objections concernant votre réserve sur l'intérêt proprement psychologique de la physiologie des sensations. Mais on vous apprendra, par contre, que vous associez plus ou moins vite, qu'il y a un sport qui consiste à retenir des chiffres sans suite et à se servir du pneumographe pour préparer le diplôme d'études supérieures<sup>71</sup>.

S'il n'est pas tendre avec le courant de la psychologie scientifique dont il dénonce les excès physicalistes et analytiques, le philosophe d'origine hongroise déplore aussi que la psychologie de Bergson n'ait pas tenu ses promesses et que le bergsonisme soit devenu, écrit-il, « une véritable scolastique, avec des formules codifiées, des métaphores à déclenchement automatique qui sont

<sup>66</sup> Alain Flajoliet, *La première philosophie de Sartre*, p. 322.

<sup>67</sup> Arnaud Tomès, « Sartre et la critique des fondements de la psychologie : Quelques pistes sur les rapports de Sartre et de Politzer », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, VIII, I, 2012 (Actes 5), p. 228.

<sup>68</sup> Voir *Carnets de la drôle de guerre*, p. 365. En se tournant vers le Parti Communiste, Paul Nizan se rapprocha de Georges Politzer, Georges Friedmann et Henri Lefebvre ; certains aspects biographiques de *La Conspiration* renvoient à ces amitiés politiques et intellectuelles de la fin des années 1920.

<sup>69</sup> Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, Paris, Gallimard, « folio », 2012, p. 249.

<sup>70</sup> Cf. Jacqueline Carroy, Annick Ohayon et Régine Plas, *Histoire de la psychologie en France*, p. 176. Les auteurs citent une lettre de Politzer à Piéron datée du 11 mars 1928 : « Le terme de comportement étant trop étroit, le terme de signification étant trop large, j'ai choisi le mot drame qui représente la synthèse des deux. »

<sup>71</sup> Georges Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, Paris, PUF « À la pensée », 1967, p. 28. Dans un esprit potache, on retrouve ce ton satirique envers le psycho-physiologue sous la plume de Sartre dans *Les Maranes (Écrits de jeunesse)*, p. 416-419 où il égratigne au passage l'entreprise de ses aînés les « nouveaux philosophes ».

elles mêmes toutes faites, figées et mécaniques »<sup>72</sup>. Selon Politzer, la volonté affichée de Bergson d'accéder au concret s'est achevée trop tôt : elle n'a su donner que l'indication d'un concret *en général*, en demeurant sur un plan *abstrait*. Aux abstractions des psychologues français, Politzer oppose la psychanalyse freudienne qui a ouvert le chemin pour le développement d'une psychologie scientifique concrète dont il espère voir le développement à travers la *Revue de psychologie concrète* qu'il fonde en 1929. Articulées à la critique marxiste, ces perspectives dénoncent le caractère idéologique de la psychologie institutionnelle qui n'est pas autre qu'une psychologie bourgeoise, toute prête à se rallier au concret comme on suit une mode mais en espérant que derrière cela on la laisse tranquille<sup>73</sup>.

Cette critique acerbe de la psychologie institutionnelle et du bergsonisme annonce les arguments que Sartre fera siens en s'emparant de la phénoménologie pour *se délivrer de la vie intérieure*, et rompre avec le mythe de l'intériorité<sup>74</sup>. Certes, en 1927, Sartre n'en est pas encore là et l'on mesure sans doute, sur ce thème, la puissance d'accélération donnée par la phénoménologie. Toutefois, par sa critique radicale de la psychologie de l'image et de son histoire, Sartre cherche lui aussi à dépasser Bergson, notamment en plaçant la notion psychologique de « vie intérieure » sous un regard perspectiviste. **À ses yeux**, si Bergson est un psychologue qui compte parmi les « plus profonds »<sup>75</sup>, sa philosophie cède beaucoup à la notion d'inconscient à laquelle il est déjà réfractaire. En ravalant les notions bergsoniennes de « continu » et de « schéma dynamique » au rang d'un associationnisme sophistiqué, l'auteur du Diplôme réserve strictement le terme de « représentation » au rapport perceptif au monde : percevoir, c'est se représenter la chose présente, matérielle – imaginer, c'est poser *pour soi* un succédané immatériel de la chose. L'intériorité est le produit d'un certain progrès de la conscience qui s'est forgée une image d'elle-même en se détournant des exigences de l'action.

Par ailleurs, Sartre rejette l'*intuition bergsonienne* au motif qu'elle est « vague, d'incertaines limites » et qu'elle « varie dans ses applications »<sup>76</sup>. Plus directement, l'intuition philosophique, telle que Bergson la présente dans « L'introduction à la métaphysique »<sup>77</sup>, croit pouvoir se passer des images ou, plutôt, en appelle à s'appuyer sur le dépassement des images pour atteindre la réalité, en convoquant une pluralité d'images contradictoires qui se rectifient les unes les autres. Pour le jeune Sartre, cette tentative de quitter le plan imageant pour accéder à une intuition pure est illusoire : la symbolisation est la condition *sine qua non* de la pensée. C'est pourquoi, suivant un tour dialectique semblable à celui qui lui a permis d'affirmer l'existence des images de pensée contre la pensée sans images, Sartre renverse le Bergson qui va des images à la durée pour aller, quant à lui, de la durée aux images. Plus précisément, il déplace la critique bergsonienne de la spatialisation de la durée qui, fondée sur l'insistance du *continu*, ne se rend pas compte qu'elle repose sur un paradigme qui est lui-même une image de pensée. C'est là une des ingéniosités du

---

<sup>72</sup> Georges Politzer, « Introduction », dans *L'Esprit*, 1<sup>er</sup> cahier, mai 1926, repris dans *Contre Bergson et quelques autres. Écrits philosophiques, 1924-1939*, présentation et notes par Roger Bruyeron, Paris, Flammarion, « champs essais », p. 67.

<sup>73</sup> Georges Politzer, *La Crise de la psychologie contemporaine*, préface de Jean Kanapa, Paris, Les éditions sociales, 1947. L'ouvrage, précise le préfacier, reprend les deux articles fondamentaux ainsi que les éditoriaux signés par Politzer dans les deux numéros de la *Revue de psychologie concrète* (février et juillet 1929). Politzer ironise sur les nombreux courriers reçus à la rédaction de son éphémère revue, en provenance de psychologues institutionnels, notamment de Spaier revendiquant le caractère « concret » des études de Delacroix (p. 93).

<sup>74</sup> Vincent de Coorebyter, *Sartre face à la phénoménologie*, Bruxelles, Ousia, 2000, p. 27-49.

<sup>75</sup> Sartre, *L'Image*, p. [136]. Sartre ne mentionne pas celui qui semble être sa source sur ce point, à savoir Maurillo Penido, *La méthode intuitive de M. Bergson : Essai critique*, Genève et Paris, Atar et Alcan, 1918, p. 140 : « L'intuition bergsonienne est, par nature, vague, diffuse, éparpillée. Faute d'avoir distingué les divers sens du mot, on nous a plongés en des difficultés inextricables et l'on nous a condamné à une perpétuelle ignorance. »

<sup>76</sup> Sartre, *L'Image*, p. [145].

<sup>77</sup> Henri Bergson, « L'introduction à la métaphysique », *Revue de métaphysique*, tome 11, n° 1, 1903, repris dans *La Pensée et le Mouvant*, Paris, Alcan, 1934.

Diplôme que de déployer une théorie de l'*espace psychique* fondée sur l'imagination<sup>78</sup> et d'attribuer à la psychologie une vocation particulière : elle est la discipline spéciale qui a affaire au spirituel en tant que celui-ci se pose « pour soi » au moyen des images qui créent la « vie intérieure ». C'est parce que l'image mentale est à la fois le lien le plus intime avec la réalité spirituelle et son signe, que le psychologue ne s'est pas aperçu qu'il ne la connaissait pas convenablement.

Par-delà les attaques systématiques contre Bergson et l'école bergsonienne, le rapport du jeune Sartre avec l'auteur de *Matière et Mémoire* demeure foncièrement ambigu<sup>79</sup>. Par la substitution du dualisme « perception-image » au dualisme bergsonien « matière-mémoire » ou « perception-souvenir »<sup>80</sup>, Sartre critique la doctrine de Bergson tout en prolongeant une certaine manière bergsonienne d'articuler la métaphysique à la psychologie, d'une part, et de mettre au jour les illusions philosophiques, d'autre part. Sauf que les détours qu'il emprunte le ramènent sur des chemins dont l'inspiration bergsonienne se fait assez fortement ressentir.

Le jeune Sartre complexifie les rapports entre philosophie et psychologie en esquissant *la psychologie du philosophe* (dans le sens du génitif subjectif). En effet, tout se passe comme si le postulat psycho-philosophique débouchait sur le contrôle de la philosophie par la psychologie et de la psychologie par la philosophie. D'un côté, tout système philosophique, toute métaphysique se révèle n'être que la mise en ordre d'un système d'images vécues par le philosophe. Tout en plaçant la subjectivité du psychologue au centre de son dispositif théorique pour demander au singulier de lui livrer l'universel, la connaissance psychologique démasque la subjectivité honteuse de la philosophie classique et met en relief la valeur pragmatique de la spéculation philosophique<sup>81</sup>. De l'autre côté, l'étude de la psychologie particulière du philosophe libère une critique de la psychologie (en tant que discipline) qui, tant qu'elle n'a pas atteint un symbolisme cohérent, ne saurait être considérée comme une science mais seulement comme un *art*. C'est que l'objet de la psychologie est une réalité spirituelle que l'introspection ne peut atteindre directement et les psychologues rivalisent d'ingéniosité dans l'invention de métaphores visant à connaître ce domaine non substantiel.

### *L'introspection contemplative : la méthode et le hasard*

Si Sartre se montre insatisfait, voire hostile, face à l'intuitionnisme bergsonien, nous allons voir à quel point il reste tout de même attentif aux données immédiates de la conscience en plaçant un certain rapport à la méthode introspective au fondement de sa démarche. En effet, à l'instar de ses pairs psychologues, il aborde de front l'épineux problème de l'introspection dans la méthodologie des sciences psychologiques. Quelle est la portée de l'introspection comme outil de la connaissance psychologique ? Quelle valeur accorder à ses résultats ? À la suite de Spaier<sup>82</sup> qui s'opposait à la disqualification des résultats de l'introspection expérimentale faite par Wundt, Sartre accorde une certaine valeur aux expériences de l'École de Würzburg à condition d'établir une procédure de lecture comparée des « relations introspectives<sup>83</sup> ». En effet, ne disposant ni du temps

---

<sup>78</sup> Pour une discussion de cette notion d'espace psychique, voir Vincent de Coorebyter, « L'image, entre le corps et l'esprit : le mémoire de fin d'études de Sartre », dans Vincent Gray (dir.), *Les écrits de jeunesse des philosophes*, vol. 1, Toulouse, Les éditions Grises, 2017 [à paraître].

<sup>79</sup> Cf. Alain Flajoliet, *La première philosophie de Sartre*, p. 326.

<sup>80</sup> Joaquín Maristany, *Sartre. El círculo imaginario*, p. 303-303.

<sup>81</sup> Le pragmatisme est assez prégnant dans la pensée française du premier quart de siècle pour être l'un des opérateurs de la lecture de Bergson, comme on le voit chez des auteurs comme René Berthelot (*Un romantisme utilitaire. Étude sur un mouvement pragmatique*, Paris, Alcan, 1911-1922) et Firmin Nicolardot (*À propos de Bergson. Remarques critiques et esquisse d'un symbolisme de l'essai*, nouvelle édition revue et développée, suivie de *Brefs symboles, ou raccourcis inédits*, La Roche-sur-Yon, Paris XV<sup>e</sup>, 1924).

<sup>82</sup> Albert Spaier, « L'image expérimentale d'après les expériences d'introspection », *Revue philosophique*, tome 77, 1914, p. 283-288.

<sup>83</sup> Sartre, *L'Image*, p. [85].

ni des moyens – ni de l’envie, probablement – de mener ses recherches au rythme des expériences de laboratoire, il produit une méthode d’investigation en s’appuyant sur l’analyse critique des procès-verbaux produits en laboratoire, d’une part, et d’autre part, à la manière de Binet<sup>84</sup>, sur les observations intérieures faites ou rapportées par des personnes de son entourage qu’il prend pour *sujets*. En ce sens, ce n’est pas par coquetterie que Sartre essaime son argumentation d’observations personnelles ou de témoignages recueillis auprès de ses camarades Daniel Lagache et Raymond Aron, ou auprès d’un élève en philosophie<sup>85</sup> mais c’est bien plutôt par souci de répondre à la méthodologie des sciences psychologiques. La vie collective de l’École normale crée les conditions d’une expérimentation *ad hoc* avec des sujets « dressés »<sup>86</sup> à la réflexivité, Aron travaillant à l’époque sur « la notion d’intemporel dans la philosophie de Kant » chez Brunschvicg, Lagache travaillant sur « la croyance de l’aliéné délirant en son délire »<sup>87</sup> chez Dumas.

D’ailleurs, en mettant en scène la parole de ses camarades rapportant leur expérience introspective ou leur rêve, il sait qu’il a affaire au sujet idéal de la psychologie expérimentale, celui représenté par les *Versuchspersonen* des procès-verbaux de l’École de Würzburg dont Albert Burloud soulignait, au titre du perfectionnement de la méthode d’introspection, qu’ils étaient tous philosophes et psychologues, des « gens de haute culture » possédant pour certains « une rare aptitude à l’auto-observation »<sup>88</sup>. Pourtant, Sartre jette le doute sur les interrogés et se montre autrement exigeant lorsqu’il décortique les procès-verbaux de Würzburg pour y découvrir, dans bien des cas, « l’échec de l’effort introspectif d’un individu », « l’impuissance de l’individu à s’analyser jusqu’au bout »<sup>89</sup>. Pour preuve, la multiplication de l’annotation « *undeutliche Vorstellung* » (représentation vague) dans les procès-verbaux de Messer et de Bühler, qui met en évidence l’incapacité du sujet à remonter jusqu’à la découverte de l’image enveloppante **dirigeant** sa pensée. À tenter de définir le geste théorique de Sartre à cet endroit, on pourrait dire que celui-ci pratique une *méthode critique d’introspection* (par redoublement externe-interne) où l’interprétation des résultats de l’introspection expérimentale se voit vérifiée par un geste introspectif final ayant pour fonction de valider les hypothèses de lectures. En dernière instance, le jeune Sartre assigne bien un rôle privilégié à l’introspection qui nécessite une attention spéciale de la part du sujet. Somme toute, le sujet de l’expérience – et *a fortiori* le psychologue qui vérifie les résultats par après – doit disposer d’une certaine *hexis*, celle d’une « habileté introspective »<sup>90</sup> qui n’est autre que la capacité à décrire finement les pensées et les représentations dans un contexte donné. C’est pourquoi Sartre dégage une modalité spécifique de récolte des images dans l’introspection :

Je constate, en outre, que mes images peuvent être très précises tout en gardant des contours fuyants. J’ai une image sans qu’en apparence elle soit clairement délimitée en tant qu’image. Pourtant, elle a son individualité propre et j’ai conscience de cette individualité car si je veux la

<sup>84</sup> Albert Burloud, *La pensée d’après les recherches expérimentales de Watt, de Messer et de Bühler*, p. 10.

<sup>85</sup> Le premier lui communique un rêve, le second lui fournit une observation sur l’apparition d’une image lors d’un effort intellectuel de compréhension. Le troisième lui fournit un dessin schématique de la représentation de l’homme dans la nature du point de vue de la psychologie. Pour les trois exemples voir respectivement *L’Image*, p. [251-252], [132-133] et [204-205]. Le troisième sujet serait-il Albert Morel, le tapir, à qui est dédié *L’Imaginaire* ?

<sup>86</sup> C’est le mot qu’emploie Binet pour décrire ses propres sujets, à savoir ses deux fillettes, observées et interrogées au fil des années. Cf. *L’Étude expérimentale de l’intelligence* (Paris, Alcan, 1903).

<sup>87</sup> Le dialogue avec Lagache, autour du problème de l’imagination et à l’intersection de la psychologie et de la psychopathologie, se prolongera au cours des années 1930. Sartre lira la thèse de médecine de son ancien camarade sur *Les Hallucinations verbales et la parole* (1934) et expérimentera la mescaline sous son contrôle (Voir la « Note sur la prise de mescaline », dans *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 2010, p. 1222-1237). De même, Lagache s’intéressera notamment à *La Transcendance de l’ego* et écrira un compte-rendu de *L’Imaginaire* (voir Daniel Lagache, *Œuvres I*, Paris, Puf, 1977.)

<sup>88</sup> Albert Burloud, *La pensée d’après les recherches expérimentales de Watt, de Messer et de Bühler*, p. 11. Les personnalités les plus éminentes des laboratoires n’hésitaient pas donner de leur temps en tant que sujet des protocoles expérimentaux. Messer consacre le début de son article de 1906 à présenter les sujets de ses expérimentations ainsi que les tâches qu’il leur demande d’accomplir. En France, Henri Delacroix et Henri Piéron comptent au nombre des sujets des expériences d’introspection menées par Albert Spaier.

<sup>89</sup> Sartre, *L’Image*, p. [87].

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. [86].

préciser en image distincte, si je veux bâtir des images approchées, je constate à une résistance affective que je suis loin de celle que je veux atteindre. Nous ne sommes pas éloignés ici de ces images qui apparaissent dans ce que nous avons appelé des surperceptions. (...). Mais il me faut ajouter que si je ne les considère pas avec une intention contemplative expresse, elles m'échappent comme images. (...) Il faut un véritable effort pour retrouver leur essence même : il faut en quelque sorte se mettre en état de contemplation esthétique au sens où, par exemple, Schopenhauer l'entend, c'est-à-dire se désintéresser de notre pensée en tant qu'elle est action<sup>91</sup>.

Sans en avoir encore la rigueur méthodologique ni la portée ontologique, Sartre effectue une sorte de réduction phénoménologique à travers un geste très bergsonien où l'esprit accède à une essence en se dégageant de l'action. Cette démarche est proche de celle de l'intuition bergsonienne lorsque celle-ci quitte l'attitude pragmatiste imposée par nos besoins pour atteindre le réel, en-deçà des sens et de l'intelligence<sup>92</sup>. Ainsi le jeune Sartre a-t-il cherché un instrument de conversion du regard réflexif vers les images spontanées de la pensée, un moyen de saisir la nature des images au moment où elles sont pensées en vue d'autre chose qu'elles-mêmes. Dans ce geste qui consiste à rendre visible l'instrument de vision, toute la difficulté vient du fait que, selon une juste compréhension de l'intériorité psychologique<sup>93</sup>, l'objet et le sujet sont la même chose.

En établissant une analogie entre les images de pensée contemplées par une introspection méthodique et les surperceptions, Sartre rejoint sans le savoir les analyses d'Ignace Meyerson dans sa communication sur les « Images-éclaircs ». Selon Meyerson, en effet, le recours à l'introspection expérimentale pour l'analyse des contenus de conscience concrets demeure incertain, d'une part, parce que l'intention de l'expérimentateur peut influencer par avance les états de conscience du sujet et, d'autre part, parce que la pensée et l'image peuvent elles-mêmes être modelées par des jugements durant l'expérimentation. C'est pourquoi le psychologue trouve un grand profit à se tourner vers un phénomène privilégié, celui des images données immédiatement *aux hasards de l'observation interne*, ce que Meyerson nomme les *images-éclaircs* et dont il trouve deux sous-espèces : les *images-pays* et les *images-heures*<sup>94</sup>. Derrière ce phénomène que d'autres psychologues nomment encore « étincelle du passé » ou « réminiscence pittoresque », Pierre Janet reconnaît l'influence littéraire de Proust sur la psychologie<sup>95</sup>. Le fondateur de la psychopathologie française veut alors vérifier si ces images-éclaircs sont bien accompagnées du sentiment de bonheur profond décrit par le narrateur de *À la Recherche du temps perdu*.

Or, c'est justement ce genre de phénomène que le jeune Sartre exploite lorsqu'il prête attention à ce qu'il nomme, pour sa part, les *surperceptions*<sup>96</sup>, en s'inspirant de la description proustienne du « charme *sensible* des aubépines » et de la tentative « pour leur arracher leur secret »<sup>97</sup>. Si Sartre privilégie la question de la perception esthétique à celle de la mémoire involontaire, il accepte, pour point de départ, la sensation générale de bien-être et d'adaptation qui accompagne l'apparition des images. Aussi articule-t-il l'origine des surperceptions à l'*attitude corporelle et affective* adoptée par le sujet, plutôt qu'à l'*attitude représentative* de la perception ordinaire. Le jeune Sartre explique comment la perception engendre une attitude corporelle qui se synthétise en une image. Cette image est d'abord « refoulée » par les nécessités de l'action mais il arrive qu'elle reflue à la conscience lorsque la conduite adaptative se détend ou s'interrompt : c'est la surperception<sup>98</sup>. Cette explication sartrienne se fonde sur la distinction entre action et contemplation en faisant fonctionner en sous-

<sup>91</sup> Sartre, *L'Image*, p. [93].

<sup>92</sup> Cf. Albert Späier, *La Pensée concrète*, p. 43.

<sup>93</sup> Sartre, *L'Image*, p. [118].

<sup>94</sup> Ignace Meyerson, « Les images-éclaircs », *Journal de psychologie*, 1929, p. 569.

<sup>95</sup> Pierre Janet, *L'Intelligence avant le langage*, Paris, Flammarion, 1934, p. 181-192. Janet se réfère à l'article de Meyerson en le rapprochant de ceux de J. Pérez, « Sur une certaine forme de représentation libre », *Journal de psychologie*, 15 novembre 1929 et de R. Bénichon, « Contribution à l'étude des hypermnésies », *Revue philosophique*, janvier 1932.

<sup>96</sup> Sartre, *L'Image*, p. [26]-[34].

<sup>97</sup> Sartre, *L'Image*, p. [25].

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. [222].



main les notions voisines d'*attention à la vie* et de *fonction de réel*, respectivement issues de Bergson et de Janet. À travers les notions de conduite et d'adaptation que la psychopathologie janétienne a mises en circulation, on retrouve *en creux* la présence de Janet<sup>99</sup> dans la première conception sartrienne de l'image – quoique Sartre l'identifie comme un « négateur de l'image ». Mais la référence que le jeune Sartre met en avant pour étayer sa physio-psychologie des surperceptions est celle du Docteur Hesnard et sa notion de « conscience justificatrice »<sup>100</sup>. Selon cet introducteur de la psychanalyse en France, la pensée symbolique résulte de la tendance fondamentale du vivant à reconnaître sa propre affectivité à travers des images auto-justificatrices. Sartre voit dans cette conscience justificatrice l'origine du voile d'illusions, brodé dans le tissu des images issues de nos attitudes perceptivo-affectives, qui pare notre rapport au monde à tout instant. C'est ainsi que la compréhension sartrienne de l'image repose sur une compréhension de la subjectivité forgée par le discours et la culture psychopathologiques.

Ces éléments théoriques nourrissent l'écriture d'*Une défaite*<sup>101</sup> où le personnage de Cosima décalque les traits du rêveur morbide qui s'enferme dans un monde de féerie en s'adaptant à ses images plutôt qu'au réel. De même voit-on Frédéric s'adonner à un exercice spirituel consistant à déchirer le voile illusoire de la conscience justificatrice, préparant Roquentin à faire à plein régime la découverte de son *existence injustifiée* et *contingente*. C'est en ce sens que la théorie de la Contingence peut déjà poindre au détour d'un passage descriptif du Diplôme où le jeune Sartre met en scène la déchirure du voile des images affectives. On connaît la suite de la contribution sartrienne au roman de la psychologie : délivré de Proust grâce à l'intentionnalité, Sartre aura tendance à dissoudre la théorie des surperceptions dans sa philosophie de la Contingence en conservant l'idée que « le réel n'est jamais beau<sup>102</sup> ». Quoi d'étonnant alors à ce qu'en mars 1940, au moment où il doit accepter la disparition du monde de l'entre-deux-guerres, on retrouve la trace des expériences singulières qui firent concevoir les surperceptions au jeune Sartre et qui ne seront plus pensées comme des « contemplations réelles » mais épinglées comme des « intuitions improductives » à rapprocher de l'illusion de fausse reconnaissance décrite par les psychologues<sup>103</sup> ? C'est aussi le dernier mot de *L'Imaginaire* :

La conscience esthétique des objets *réels* est de même structure que la paramnésie, dans laquelle l'objet réel fonctionne comme analogon de lui-même au passé. Mais dans l'un des cas il y a néantisation et dans l'autre passivité. La paramnésie diffère de l'attitude esthétique comme la mémoire diffère de l'imagination<sup>104</sup>.

Sartre ne cherche-t-il pas là à conserver une certaine vérité des surperceptions en les plaçant sous le signe du temps perdu, c'est-à-dire en ne gardant d'elle que leur dimension de *vécu* ? À tout le moins **remet-il sur le métier** l'un des axes de tension qui traverse *L'Image dans la vie psychologique : rôle et nature* en même temps qu'il fournit l'indication de l'un des sentiments auquel le lecteur familier de son œuvre phénoménologique peut s'attendre en tournant les pages de ce volume, celui d'un étrange *déjà-vu*.

<sup>99</sup> Une présence sur le mode de l'absence serions-nous tentés de dire. Dans *L'intelligence avant le langage*, la section intitulée « La construction des images » présente un aperçu étonnement proche de celui du Diplôme : « [...] l'image n'est pas du tout, comme on le croyait à l'époque de Taine et de Charcot, une répétition mécanique de la perception primitive, elle n'est même pas une répétition diminuée, elle n'est pas une reproduction, elle est quelque chose qui a été construite à propos de la perception » (p. 196).

<sup>100</sup> Angelo Hesnard, *La relativité de la conscience de soi : Introduction à la psychologie clinique*, Paris, Alcan, 1924.

<sup>101</sup> Sartre, *Écrits de jeunesse*, p. 208, et surtout p. 222 : « [...] l'image qui résumait ses désirs d'élégance se rouvrit [...] Il lui parut qu'il faisait une lâcheté. Sa raison s'insurgea et, pour faire fuir l'illusion grandissante, il se planta devant la glace d'un confiseur et se contempla longtemps. »

<sup>102</sup> Sartre, *L'Imaginaire*, p. 371.

<sup>103</sup> Cf. Sartre, « M. Giraudoux et la philosophie d'Aristote. À propos de *Choix des élues* », dans *Critiques littéraires. Situations, I*, Paris, Gallimard, « Folio Essai », 2005, p. 90.

<sup>104</sup> Sartre, *L'Imaginaire*, p. 373.

Gautier Dassonneville  
(ULiège – Chercheur associé)